

24 Heures

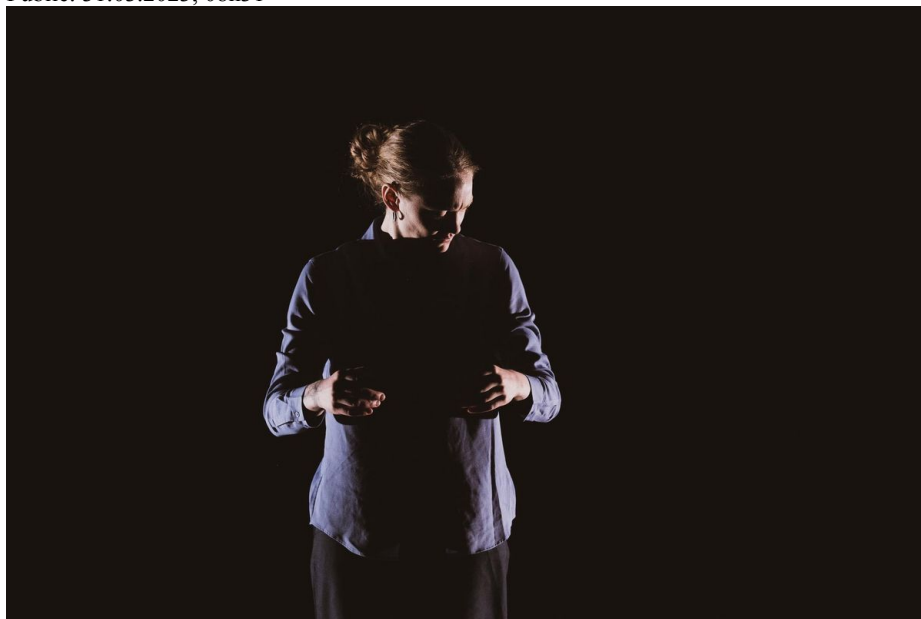
Critique théâtrale

Vivre la déchirure du monde dans un spectacle qui ébranle

Follement intense par le texte et son interprétation, «Chienne» met en exergue la violence d'un père et la mollesse d'une mère fracassant l'enfance. À voir à La Grange.

Corinne Jaquiéry

Publié: 31.03.2023, 08h31



«Je suis une chienne et un jour mon père s'en mordra les doigts.»

© Julie Masson

Qu'il est terrible le bruit de l'enfance broyée par la violence inextinguible d'un père. Articulé avec la précision du scalpel par l'incroyable comédienne Shannon Granger, le texte de «Chienne», premier livre de l'auteur québécoise Marie-Pier Lafontaine, gifle comme les coups du père de la narratrice. «Si papa dit jappe, je jappe. Si papa dit rapporte, je rapporte. Si papa dit lèche la patte. Je lèche ma patte [...] Si papa dit roule sur le dos sale chienne. Je roule sur le dos et sale chienne je deviens.»

Debout, seule, face au public, Shannon Granger est traversée par la force implacable des mots. Ses mains se tordent. Ses bras soulignent sans emphase, marquent certaines phrases pleines de rage. Sinon, elle est juste – encore – debout. Se tient là, dévastée. Son visage se tord de douleur. Ses yeux se remplissent de larmes qui ne doivent pas couler. «Parmi toutes

les lois du père, il y en avait une d'ordre capital: ne pas raconter.» Abasourdi à la lecture de «Chienne», [Fabrice Gorgerat](#) a immédiatement voulu faire claquer ses mots sur un plateau.

Sobriété tranchante

Sa mise en scène est d'une sobriété tranchante. Parfois, des sons sourds, des craquements, des grésillements, soudain tonitruants, sont créés par la compositrice multi-instrumentiste Simone Aubert et instillent un sentiment diffus de sourde inquiétude. «La peur nous a été inculquée avant même le mot pour la nommer», raconte la narratrice, évoquant aussi sa sœur, une fillette que le père fait «défiler devant ses pupilles érectiles. Paume ouverte, il attend... Le viol ne lui fait plus peur du tout», affirme-t-elle. Constamment pris au piège, torturé, ravagé par ce «papa-ogre», son corps ne lui appartient plus. Devenu étranger pour qu'elle ne devienne pas folle. «Mon corps a été purgé de lui-même.»

«J'aurai voulu pour ma sœur et moi une mère debout.»

De ces mots qui tombent comme des pierres de la bouche d'une comédienne totalement investie, émerge peu à peu le portrait immonde de parents ignobles. «La mère participe à l'inceste.» La phrase est répétée à plusieurs reprises, comme une réalité impossible à croire. À vivre. «J'aurai voulu pour ma sœur et moi une mère debout.» Cette mère qu'elle sait pourtant avoir elle aussi été violente par le monstre aux deux têtes. Une succession d'indicibles que Marie-Pier Lafontaine a voulu dire pour elle, mais aussi pour toutes celles et ceux qui comme elle «font partie de ces gens qui ont expérimenté au plus près du cœur la déchirure du monde». «Chienne», un texte nécessaire, porté par une actrice foudroyante.

Dorigny, La Grange-UNIL.

Jusqu'au 2 avril.

Avertissement: cette pièce comporte la description de nombreuses scènes de violence susceptibles de heurter la sensibilité de certains.

Infos et réservations www.grange-unil.ch

Porter une voix de l'inceste

Théâtre ► Spectacle-témoignage adapté du livre-combat de Marie-Pier Lafontaine, *Chienne* relate les sévices subis par une enfant dans une mise en scène de Fabrice Gorgérat aussi abrupte que lumineuse.

Sous le blanc implacable des projecteurs, dans un tapis de sons aigres et discrets, se tient une comédienne (Shannon Granger). D'elle seule jaillit le torrent de mots-violence: papa-ogre, papa-monstre, pédophilie, inceste, viol. Il faut se tenir prêt·e à accuser le coup. Sans aucune concession, la voix grave de l'actrice nous projette dans l'horreur d'une expérience trop souvent tue.

Ses gestes aussi sont hypnotiques. Placée au centre de la scène, elle fait face au public, tandis que ses mains tracent des signes précis. Une paume vers le haut pour suggérer le juge qui n'écoute pas l'enfant, un doigt vers le bas quand la fillette doit «faire la chienne». Ses bras sont comme des bouées auxquelles se raccrocher, qui font d'autant mieux voir l'atrocité.

Impossible alors de détourner les yeux ou les oreilles de cette enfance abîmée qui traverse la comédienne. Les projecteurs strient son visage, suggèrent parfois la lumière d'une porte entrebâillée, dont la fillette craint toujours qu'elle ne s'ouvre pour laisser passer le monstre à deux têtes. Car les bourreaux sont bien deux: le père



Un torrent de mots-violence: papa-ogre, pédophilie, inceste, viol. JULIE MASSON

qui sévit, et la mère qui laisse faire. Les gestes les font exister également, à coup d'affaissements du corps, d'une main qui pend et d'une tête inclinée. Le père ne regarde jamais droit. La fille, si.

Publié en 2019, *Chienne* n'est pas un texte conçu pour la scène. Ce que son autrice qualifie d'autofiction se donne comme un témoignage littéraire composé de fragments, perforé de souvenirs, travaillé

par un style tranchant. Témoignage de sa propre enfance, de celle de ses frères, de ses sœurs, mais aussi de cette autre fillette qui lui racontait à l'école la bave de son grand-père. Le mal est grand, bien trop grand pour le dire tout entier. «On ne me croirait pas», répète la narratrice.

La répétition est importante pour faire exister la douleur de ce quotidien. Marie-Pier Lafontaine le réaffirme dans un essai consacré au récit de la violence faite aux femmes (*Armer la rage*, 2022). Le spectacle lui fait honneur. Habitué à une écriture de plateau, Fabrice Gorgérat met la plasticité du corps, de la lumière et du son au service de ce ressassement.

Des respirations aident tout de même à accuser les coups. En écho aux blancs du texte, la comédienne s'arrête parfois et souffle. Les lumières changent, passent du bleu au blanc graphique, fascinent. Surtout lorsqu'après une diatribe contre la mère passive, le spectacle suspend le récit et que, dans un grondement soudain, les projecteurs pointent sur la comédienne une série de rectangles qui semblent la déplacer sans qu'elle ne bouge. Mais la pause est courte. La voix reprend, pour que «personne ne puisse croire qu'il s'agit de la fin».

JOSEFA TERRIBILINI

Je 30 mars, 19h, ve 31, 20h, sa 1^{er} avril, 18h, di 2, 17h, La Grange-Unil, Lausanne.

SCÈNES ABONNÉ

A La Grange, un cri sourd foudroie la violence paternelle

Dans «Chienne», Marie-Pier Lafontaine dénonce la maltraitance de son père sur sa sœur et elle. Les pieds rivés au plancher, Shannon Granger est formidable de rage rentrée



Shannon Granger est magistrale de rage rentrée. — © Julie Masson / © Julie Masson



Marie-Pierre Genecand

Publié mercredi 29 mars 2023 à 18:04

Un père ogre, un père monstre. Qui frappe, violente, humilie ses deux petites filles. Joue avec elles à la chienne, c'est-à-dire les dénude, les corrige avec une laisse, les oblige à se sentir les fesses et à manger leurs excréments. Les viole aussi en se masturbant sans cesse devant leurs yeux innocents – elles ont 8 ans – ou en leur montrant du porno trash, des femmes sodomisées au bâton qui finissent en sang.

C'est peu dire que *Chienne*, le livre de la Québécoise Marie-Pier Lafontaine sorti il y a deux ans, est éprouvant. L'autrice, 35 ans, qui y raconte son histoire, était là, mardi, à *La Grange de l'Unil*, pour assister à la première mondiale de ce récit mis en scène par Fabrice Gorgerat. Les larmes de la jeune femme, au moment des saluts, ont témoigné de son émotion. Une émotion partagée par le public, terrassé par tant d'horreurs et d'exactions. La comédienne, morceau de rage contenue qui tient le choc une heure quarante durant? *Shannon Granger*, jeune Valaisanne diplômée de La Manufacture, une révélation.

Insoutenable

Lorsqu'on assiste à un spectacle aussi dur, le corps s'en souvient, et, le lendemain, on se réveille avec des courbatures. *Chienne* est une épreuve, car aucun esprit normalement constitué ne peut comprendre qu'un père s'acharne ainsi sur ses enfants. Si Marie-Pier Lafontaine n'évoque que son sort et celui de sa petite sœur, en ne mentionnant que furtivement le reste de sa fratrie, c'est par éthique, souffle-t-elle après la représentation, car les cinq autres enfants n'ont pas coupé avec ce foyer toxique.

Du même metteur en scène: [Le massacre d'Orlando métabolisé sur un plateau](#)

Les deux aînées, oui, et, pour Marie-Pier qui a changé son nom de famille, la phrase ciselée avec soin, l'art du rythme et du mot juste, ce va-et-vient aussi entre ses souffrances de petite fille et sa relation masochiste aux hommes aujourd'hui, bref, ce magnifique travail d'écriture tient lieu de thérapie. Pas sûr que ce soit suffisant, cependant. «Je n'arrive pas à écrire avec suffisamment de haine. Que m'arrivera-t-il si ce texte ne suffit pas à le tuer?», écrit l'autrice qui a mis 200 kilomètres entre son père et elle et s'est formée à la boxe avant de suivre des études littéraires.

Attaques par surprise

On lui demande si ses parents ont réagi à ce texte coup de poing qui a défrayé la chronique au Québec et reçu des prix. «Aucune nouvelle», répond la jeune femme douce et posée. On lui demande alors si cette absence de réaction la peine. «Au contraire, j'ai écrit pour ma sœur et moi, pas pour ce monstre qu'était mon père.» Et pourtant, il ne s'agit que de lui. Et de sa mère complice, un peu par effroi, beaucoup par veulerie, qui n'interdit que la pénétration des filles par le père, sinon «à quoi, elle, servirait-elle?» Chaque page du livre contient une horreur quotidienne, comme un rendez-vous.

Le jeu de la traversée, par exemple, car le père adore jouer, surgir, se cacher. La petite sœur doit traverser la chambre sur une ligne imaginaire pour finir tabassée. «Le plaisir réside dans la surprise. Derrière la tête ou sur la joue ou les fesses peut-être l'omoplate ou le dessus du crâne coup de poing à l'épaule ou arracher un cheveu pincer tordre la peau du ventre ou du bras. Quand va-t-il frapper? Au tout début? Attendre peut-être à la dernière seconde. Histoire qu'elle croie y avoir échappé. Cette fois.»

Savourer la terreur

Comme aussi le moment du chien méchant. Une virée pour acheter une chienne à la sœur tournant en séance de torture où la petite est enfermée dans la cage d'un molosse qui montre les dents et retirée par le père au dernier moment. Le but? Savourer le visage terrifié de l'enfant.

Chaque souvenir est une blessure. Et une blessure qui dure. «Ma sœur ne survit pas à l'enfance. Elle la découpe encore sur la peau de ses cuisses. Sur ses poignets. [...] A 30 ans, elle voudrait aller se tuer dans la maison familiale. Se pendre au ventilateur du salon. Elle espère qu'elle sera trouvée par mon père.»

Texte noir, langue lumineuse

Texte noir, mais dont la langue est lumineuse. Le jeu, lui aussi, est magistral. Pas étonnant que Shannon Granger chante dans le groupe de soul **Nakujabo**. Sa voix grave et cassée rend parfaitement compte des coups reçus et de l'injure répétée. Pieds rivés au plancher, mains qui délient l'espace, la comédienne est un morceau de rage contenue, se consumant de ressentiment dans les subtils rais de lumière de **Justine Bouillet** et sur le palpitant tissu sonore de **Simone Aubert** composé de craquements, froissements, grondements, jusqu'à la déferlante qui submerge la scène, tandis que des carrés de lumière au plancher figurent la prison dans laquelle la narratrice est enfermée.



Aux lumières, Justine Bouillet travaille avec des rais qui se croisent au sol et parvient très bien à rendre la luminosité sombre du récit.
— © Julie Masson / © Julie Masson

Sous la direction de Fabrice Gogerat, qui a «cherché la résonance», le solo est dense, douloureux, intense. D'une grande intériorité. Heureusement, car un texte aussi dur n'aurait pas supporté un traitement en force, survolté. Face à tant d'horreurs, on respire difficilement, mais on respire quand même.

Chienne, La Grange de l'Unil, Lausanne, jusqu'au 2 avril.